

LÀ, AUPRÈS DE, AVEC, AU CHEVET

Anne-Sophie Roquefère

Collège européen de Gestalt-thérapie | « Cahiers de Gestalt-thérapie »

2019/1 n° 41 | pages 117 à 124

ISSN 1277-6874

ISBN 9782913706866

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-gestalt-therapie-2019-1-page-117.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Collège européen de Gestalt-thérapie.

© Collège européen de Gestalt-thérapie. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

là, auprès de, avec, au chevet

« Ce que j'essaie de vous traduire est plus
mystérieux,
s'enchevêtre aux racines mêmes de l'être,
à la source impalpable des sensations ».

J. GASQUET, Cézanne

Ecrire sur la présence me confronte à l'absence. Absence de mots, de sens, d'essence, de certitudes. Béance du rien. Le cantique du vide s'invite entre mes tempes, irradie mon plexus et aspire mes inspires.

Et pourtant !

Il me faut bien des mots pour dire que je n'en ai pas. La présence n'est pas « tout » et l'absence n'est pas « rien ». Ces deux-là s'entendent bien pour déconcerter, interdire, interloquer, ahurir, former des creux, des pleins, des vides et des déliés, ...

Comment saisir l'éphéméride ? l'être-avec ? l'être-le-là ?

Comment appréhender un phénomène aussi volatile et versatile que celui de la présence et de l'absence ? Aussi *phéno-mais-no-logique*.

Elles qui ne sont pas contact, ancrage, corps, souvenir, mémoire, psyché, et qui pourtant impliquent toutes ces parties dans l'imposante besace qu'est leur tout.

La présence et l'absence ne peuvent pas être réduites au self, au contact et ses modalités, aux flexions, extensions, expansions, à la voix et à la parole, au regard et aux yeux de l'autre, des autres. Au vivant. A

**Anne-Sophie
ROQUEFÈRE**

l'inanimé. Au physiologique. Au neurologique.

Autant de mots, d'ingrédients, dont les dosages varient spécifiquement, qui participent de la recette en cours d'élaboration. Tour à tour, a contrario et/ou simultanément. Eléments adjuvants, ou opposants, à l'entrée ou sortie de scène du grand monde, de l'au-delà de soi.

In saisissable, la présence est déjà ailleurs au moment où on pensait l'atteindre, la toucher, la rencontrer.

C'est comme « une constellation » - pour reprendre l'expression de Lewin - dont « les structures, les forces », tous ces éléments, en vibration ou non dans le champ, sont inabornables sans tenir compte de comment ils apparaissent, de comment ils semblent interagir et interagissent ensemble.

L'écriture par exemple.

Le noir de ces caractères d'imprimerie autant que le blanc sur lequel on les a couchés, orientent déjà ; l'espace que j'instaure entre chaque signe et le temps qu'il faut pour venir à bout de chacune de mes phrases trahissent mon être-là, momentanément dans l'espace-temps.

Une écriture sans répit sans espace sans virgule oppresse - et traduit un certain type de présence - tandis qu'un phrasé langoureux, hésitant, interminable en induit une autre.

Comme ceci ou comme cela, par exemple.

Et dans toutes ses formes coexistent substance, laps, contingence mais je n'ai plus assez de mots pour dire le sensible de ces phénomènes. Ou plus assez de sons peut-être, qui sait ?

Dans la présence il me semble qu'il y a un désir assumé, intégré ou non d'être là. Le besoin qui aiguise le désir. Le désir qui aiguillonne le besoin. Et dans l'absence il y a du désir également... Un désir latent, implicite, inavouable ou inavoué. Ne pas ou ne plus en être, y être. Ce « y », ce « en » qui constituent un monde en soi, un univers à explorer, expliciter. Désir d'ailleurs. Le phénomène du pilote automatique. Il n'y a plus de vibration dans l'air ; les mots paraissent tomber comme des feuilles mortes dans une forêt sans arbre.

Des mots à destination non identifiée, non identifiable et peu à peu sans destinataire ? Des mots en quête de résonance « à l'aveugle » plus qu'en recherche de savoir, de raison ?

Dans l'absence, il y a comme un oubli organique de soi, un détachement apparent du perceptible, des bruits et essences du monde. Un manifeste du renoncement ?

Ma présence ou mon absence, attestée dans le « à », le « au », le « auprès de ». Et cette difficulté à être là, cette peur d'intrusion de néant qui pourrait me saisir. Cette peur anticipée d'informer face à ce « y », ce « en » cryptés.

« L'art est la vérité du sentir, le décel du fond enfoui [...] La dimension significative du là, dans son état d'origine perpétuel, dans l'évènement de son avènement, se donne dans un double apparaître, dont les directions de sens sont des articulations spatio-temporelles de la présence. »

Avec Charlie, l'espace tend à devenir horizontal. La force gravitationnelle se décuple subitement autour de moi et plaque mon jeune patient dans une impressionnante linéarité.

Sa colonne vertébrale semble l'avoir déserté.

Cela me donne des envies d'ascension, de verticalité, d'envol vers l'horizon, les cimes houleuses, si proches et si lointaines. C'est comme un petit affrontement interne entre mes jambes et mes épaules qui sentent le poids des lests à l'œuvre et mes pensées, en lien avec mon plexus, qui cherchent à s'extraire, à détourner vers un après potentiel, vraisemblable.

Et.

Et il y a ses orbites qui me retiennent. Deux trous d'écume au bord du naufrage. Deux aimants ayant capté toute la charge magnétique et qui me convoquent là, auprès de, avec, au chevet.

Charlie - Charlot, personnage lunaire, esquisse sépia dans un univers polychrome.

Seul acteur muet dans un film parlant.

Artiste dépossédé et désorienté face aux interdits qu'on lui pose et qu'il s'impose. « *Ce n'est pas beau, ce n'est pas bien, je ne devrais pas, ...* », petit reflux de refrain, si fréquent dans sa bouche, et que je tente de diaprer.

Touchant mais peu touché et à la fois tellement. Charlie qui se regarde tout le temps mais n'arrive plus à soutenir les pupilles du monde. Fantôme balbutiant. A mes côtés en pointillé. Effrayé d'apparaître autant que de disparaître. Le combat est sans fin. Charlie, s'effondre lentement, sous le poids de ses peurs, de cette douleur qu'il ne peut plus masquer dans l'écran de fumée des volutes de joints

qu'il a - plus ou moins - arrêté de consommer. Il ne reste que le vide, la présence des absences. Tous ces lieux où il faudrait être et où c'est devenu impossible. Face au monde et séparé de lui, par du verre fin, si transparent.

Présence et absence ; deux amants entrelacés.

J'ai été là ? Oui. Je suis là ? Peut-être. Je serai là. Je n'en sais rien.

« *Ce n'est pas quelque chose qui s'arrête dans le futur ; c'est le « mode » futur lui-même qui n'existe plus.* »

Après de ce patient, le futur se transforme ; il devient subjonctif, sclérosé de conditionnel. Ça respire mais après ? Ça sent l'irrespirable. L'espace est envahi de sens interdits ; le temps s'est mué en TER neurasthénique, encombré de voyageurs exigeant toutes sortes de destinations. Alors, souvent, Charlie descend.

Au début avec lui, et encore souvent par la suite, le décor est très, très flou : souvenirs qui s'estompent, les sensations diluées. Mes contours se dérobent.

Les siens ?

Les mots lui manquent ; les miens s'enfuient. L'espace est lunatique et le brouillard temporel, épais. C'est ce qui émane dans la pièce, face à Charlie, étendu là.

« *L'expérience d'être-avec-autrui est l'élément nécessaire à la constitution des coordonnées temporelles et spatiales de l'expérience* », écrit Gianni Francesetti.

Et il me semble *l'expérencier* cette « réalité » là.

Au fil des séances, nous avons un passé commun, un « « passé-appui » dans la construction balbutiante de notre présent. Un passé évocable, accessible, révélateur ; une voix qui se pose, un peu plus affirmée entre « nous ».

Les longs moments d'atonie, de silence ou de mots las et désincarnés s'effritent dans ma mémoire, supplantés par les traces de nos éphémères. De ces instants si fugaces où on est là, où ça se vit, où je sens l'énergie vitale bruisser, où la distance entre nos fauteuils semble s'amenuiser, le côtoiement céder la place au reliant. Petits moments-monuments d'ébauche de sourires partagés, d'aveu désabusé qu'il ne sait pas pleurer, seulement à l'intérieur, qu'il aimerait bien pourtant des fois... les yeux un peu embués. Mes entrailles qui se noient.

Dans cette succession de saynètes où s'esquissent quelques pas de

danse, je me sens parfois dans la peau d'une archéologue, parfois dans celle d'un démineur. A la recherche précautionneuse de sens implicite, de matière happée dans les trous noirs de Charlie ou les mines anti personnelles qu'il a eu le malheur de croiser et qui ont ancré leur souvenir en lui. Les zones d'angoisse, d'infinie solitude avec *Le Désert des Tartares* pour seule perspective.

En balayage quasi constant, j'essaie de développer mon sonar, et le sien au passage, pour parvenir à exhumer sans les détériorer, ces expériences, ces tranches de vies, si présentes aujourd'hui qu'elles chassent toute sensation « *d'ex-sistere* », « toute insistance à exister » pour reprendre les mots de Michel Tournier.

Et on s'épuise.

Mais ne me faut-il pas alors accepter de me perdre un peu pour espérer pouvoir nous trouver ? Perdre un peu de ma consistance dans ce temps avec lui où il n'y a quasiment plus aucune évidence.

Présent à l'autre ; absent à soi ? Présent à soi ; absent à l'autre ? Cette simili-équation, est devenue ou en train de devenir pour moi, je crois, assez inadéquate.

Présence/absence : forme inédite pour moi du tétralemme pyrrhonnien, cher à Patrick Colin ? Être là. Ne pas y être. Ni y être, ni ne pas y être. Être là et ne pas y être.

J'aurais plutôt envie de formuler ainsi cette « sensation » que je peux avoir d'être présente à l'autre par mon ancrage, et à la fois, traversée par cet autre, présente à moi. Jeu d'allers et retours au cours desquels savoir et sensations se conjuguent, se contredisent, s'annulent peut-être aussi... qui sait ?

Ça vibre dans le moment et ça résonne ensuite.

Un peu comme ces carillons suspendus à l'entrée de certaines maisons, certains lieux. Mais sans vent pas de mouvement ; sans carillon, pas de son.

La présence commence à deux ; l'absence aussi.

Avec Charlie, nous aurions presque un petit rituel de l'obstination ; lui s'entête à me décrire l'inanité de son existence, son manque de substance et de valeur, et je persiste, en écho, à lui montrer comment il existe pour moi dans cette forme même. Dans ces moments, il peut y avoir un peu de « je – jeu » ; le jeu des « je » nous réunit dans de l'interloqué, de l'amusement presque, face au décalage des perceptions. Plus il se voit éclipse, évoque le vide qu'il ressent et qu'il pense inspirer ; plus

je me rends compte à quel point ce petit fantôme prend de place et de temps, pour moi.

Car l'existence du « quidam » ne se confine pas, pour moi, au lieu et aux heures de nos séances. Dans « nos » moments de profond désarroi, Charlie me tient compagnie jusque tard dans la nuit. Ses doutes m'assaillent, se contorsionnent avec les miens. Je rumine ses regrets. Ces moments-là surviennent lorsque je n'ai pas pu fournir une réponse qu'il attendait de moi, pas voulu lui dire quoi faire, pas pu « être-pour-lui » mais simplement et impuissamment avec lui, à proposer et à « *gestuer* » la chasse aux ancrés, la pêche aux clés. Les clés à saisir, les clés du saisi, dans cet insaisissable... pour qu'il puisse, peut-être, troquer peu à peu des souvenirs en échange de soupirs. Être mordu de « remords plutôt que de regrets » selon le vœu qu'il a une fois formulé ainsi.

« *Appréhender n'est pas seulement saisir là-bas, de telle sorte que la motricité se fixe dans l'espace étranger comme tel à partir de l'espace propre* ». *C'est prendre possession de ce qu'on saisit « en réintégrant l'espace étranger à la sphère du schème corporel » [...]* *L'appréhension est un acte complet en ce qu'elle inclut une sortie **hors de soi**.* »

Dans nos rencontres des premières heures, Charlie m'apparaît physiquement carencé en « ap » : apparaître, s'approprier, s'appartenir. **Ap-préhender**. Du mot, il ne subsiste pour lui qu'une seule acception ; celle de redouter, de craindre, etc...

« Sortir hors de soi », il a tenté de le faire de bien des façons, plus ou moins toxiques. Sortir de soi... mais dans quelle direction ?

La présence et l'absence, figures du mouvement, d'autant plus vivaces qu'elles sont sous-tendues par une intentionnalité, une énergie vitale, palpable ou non.

L'être-au-monde de Charlie s'effectue dans une latéralité désarmante, dans du ni-ni ; ni en avant ni à rebours. Comme coincé entre deux lieux de temporalité, littéralement couché sur le bas-côté. Dans nos rencontres des débuts, sa tête est souvent dans cette position sur l'accoudoir du fauteuil, comme si l'énergie vitale était devenue trop faible pour soutenir l'organisme ou comme si elle s'était retirée, avait été captée dans un abîme insondable. Restreinte dans des zones inaccessibles au touchant/touché : reins, foie, poumons, cortex cérébral, ... ?

Absence. Signe visible de l'invisible ? Signifiant en quête de son signifié, signifiant de présence clandestine à des souvenirs, des transcendances emmaillotés d'introjcts, d'injonctions ?

Tout à sa douleur, à son épuisement, Charlie. Les lieux de l'inertie se muent en lieu du « à », du « au chevet de ».

J'ai un allié solide ; mon patient est infiniment présent à toutes « ses déflections », les relève sans répit avec la minutie du géomètre qui mesure la profondeur du trou au fond duquel devraient se trouver de quelconques fondations. Sentir **et** savoir en lieu et place de savoir/sentir ?

Sentir que le lieu même du saisir de l'inconsistance signe une balise, un îlot de densité.

Convoquer l'en-dedans par l'au-dehors. Refuser les rengaines, les évidences qui plongent dans la torpeur, les courts-circuits sensoriels. Ramener à de l'inconnu, du mystérieux, de l'inédit. Se poser, ralentir, s'imbiber de son rythme. Asseoir nos regards et dilater nos pores envers et par-devers. Inspirer, expirer, transpirer des images ... et des bulles de possibles.

De parties de cachés en partie de cache-cache, de pas qui chassent en pas chassés, mon patient m'aide à éprouver quelques ingrédients d'importance, participant au cocktail présence : ancrage et intentionnalité, espace et temps. Avec Charlie, le besoin d'appuis au sol est devenu chronique ; les chercher ensemble a permis de contacter l'effet de la poussée motrice vers le sol. Besoin de se sentir peser et soutenus à la fois, désir de pesanteur et de verticalité inspirés et expirés jusqu'au bout du souffle, malgré les spasmes d'étrangeté qui s'invitent dans la danse. En prise avec.... Jusqu'à l'émergence timide d'une intentionnalité explicitée : le besoin d'attirer, le désir emmêlé d'envol et d'accostage, l'errance jusqu'à l'autre. Le besoin d' « émoi-et nous » qui implique une coopération de toutes les fonctions à l'œuvre dans le contacter.

Absence et présence, je n'ai pas de certitude irréfutable sur ce qui se trame dans l'immédiateté de l'instant et ensuite. Mais je peux prendre appui sur les traces mémorielles, sensorielles ou autres pour appréhender de quoi « c'était fait ».

Je ressens la morsure du désir qui s'accroche mais qui n'a pas droit de cité et succombe sous les lois qui lui ont été édictées. Et la joie simple d'une poignée qui tient un peu plus qu'elle ne lâche. « Infiniment peu plus » que la dernière fois. L'édification timide et laborieuse d'un espace dialogique en lieu et place d'une sphère d'impuissance, de « monologues à deux ».

Et dans ces prémices de co-construction, goûter le plaisir sensoriel

de surprendre des accents toniques émerger peu à peu, une quelconque ponctuation poindre le bout de sa virgule. Des mots qui vibrent, entre deux soupirs.

Entrechoc de flux aliens et familiers. Horde d'engagements et de désertions. Et tout ce flot de didascalies qui viennent souligner l'entrelacs de nos velléités, de nos volages volontés.

Dans les parfums de ton absence, je hume ta présence ; dans les creux de présence, je décèle de l'absence. Dans les sursauts, dans les ruptures, les contrastes, les soupirs, *les anges qui passent...* C'est décousu, effiloché, raccommodable, métissé, détricotable à souhait. D'absence en présence, cela ne tient qu'à un fil.

Le fil du lien, de l'entre deux, de l'entre nous.

Anne-Sophie ROQUEFÈRE

*Exerce la Gestalt-thérapie en libéral à Capbreton,
(sud des Landes).*

En fin de 3^e cycle à l'IFGT.

BIBLIOGRAPHIE

- MALDINEY Henri, 1985, *Art et Existence*, Klincksieck, Paris, mai 2017, 240 pages.
FRANCESETTI Gianni, 2017, *L'absence est le pont entre nous, Gestalt-thérapie des expériences dépressives*, L'expresserie, St Romain la Virvée, 333 pages.
BUZZATI Dino, 1940, *Le Désert des tartares*, Livre de poche, Paris, 1983, 242 pages
MALDINEY Henri, 1973, *Regard Parole Espace*, Editions du Cerf, Paris, 2012, 408 pages
TOURNIER Michel cité par ROBINE Jean-Marie, 2004, *S'apparaître à l'occasion d'un autre*, L'expresserie, St Romain la Virvée, 2004, 252 pages.